

glace napolitaine

par Louise Vandelac

On sait l'ampleur du gâchis environnemental mondial: pénuries d'eau potable, érosion des sols, déforestation, désertification, disparition de milliers d'espèces, épuisement des ressources naturelles et des énergies fossiles, prolifération des déchets, changements climatiques sans parler des vautours du commerce de l'eau, des semences et des gènes qui font main basse sur ces sources de vie pour amorcer le remodelage hydrique et transgénique du monde.

On sait aussi que nos modèles productivistes et « consommationnistes » dopés aux prétentions de croissance infinie ne sont plus viables sur cette planète ronde aux ressources limitées. Ils amplifient les écarts sociaux, pré-

cipitent la dégradation des milieux de vie, assoiffent et affament des centaines de millions d'humains.

Si gérer la planète « en bon père de famille », comme on disait autrefois, c'est s'entêter à faire primer l'économie sur la vie du monde, n'est-il pas temps que les « bonnes mères de famille » s'en mêlent? Nous ne sommes pas des anges, mais nous avons généralement compris que le sens du lien et de la limite, au cœur des fragiles équilibres vitaux – biophysiques aussi bien que psychiques et sociaux –, est aussi essentiel pour concevoir et faire naître que pour donner corps et sens au monde.

Or, c'est justement là l'enjeu clé du « développement durable » popu-

larisé par le *Rapport Bruntland*¹, qui fait de la préservation des conditions de régénération des écosystèmes *la condition* même d'un développement respectueux des interactions entre les humains et leurs milieux de vie. Et aussi *la condition essentielle* d'une gouvernance responsable, soucieuse d'équité et de solidarité entre les peuples, les générations et les systèmes naturels.

Mais pour cela, encore faut-il que les lois, les politiques publiques et les projets d'envergure priorisent la protection des conditions de régénération de ces milieux de vie et fassent l'objet d'évaluations scientifiques et sociales démocratiques. C'est encore loin d'être le cas. Il y a pourtant plus qu'urgence: on estime que si tous les habitants du monde avaient le même niveau de vie que les Nord-Américains, il faudrait déjà trois planètes Terre pour le soutenir. Au point où nous en sommes, ni la consommation responsable, ni le vélo et autres gestes quotidiens, si essentiels soient-ils, ne suffiront à renverser la vapeur, sauf s'ils nous amènent à revoir nos objectifs collectifs et nos schémas de pensée.

Sauf si nous cessons d'orienter nos sociétés avec la boussole détraquée du produit national brut (PNB), indicateur dépassé d'une production-consumation insoutenable, qui carbure à la surexploitation des ressources et à l'obsolescence, cette mort planifiée des produits industriels.

Sauf si nous nous inspirons des cycles économes et complémentaires de la nature, comme le proposent l'écologie industrielle, l'approche « cycle de vie » ou l'approche écologique du cycle alimentaire, pour limiter les ressources, les énergies, les pollutions et en atténuer les méfaits sociaux et environnementaux.

Sauf si, de concert avec les mouvements écocitoyens, nous forçons les pouvoirs publics à revoir en

profondeur la gestion de l'eau, des énergies, des forêts et de l'agriculture; à repenser l'aménagement du territoire, la conception des transports et des villes – en privilégiant par exemple les maisons passives, qui produisent plus d'énergies qu'elles n'en consomment.

Imaginez... un Québec bleu et vert soutenu par une fiscalité, des lois et des politiques de recherche et développement cohérentes.

Utopique? Moins suicidaire en tout cas que de foncer droit sur le mur en comptant sur la pensée magique pour éviter la catastrophe. Et puis qui aurait crû en 1960 que le slogan féministe « le personnel est politique » déclencherait l'une des plus profondes révolutions de l'histoire, pacifique et pacifiste de surcroît? Qui aurait pensé, à Seattle puis à Porto Alegre, que l'altermondialisme raviverait l'espoir d'un autre monde et commencerait à le traduire en actes?

Devant le *No Future* de la planète et le cynisme de ceux qui croient pouvoir cloner la Terre, il devient vital de réunir comme dans une glace napolitaine les couleurs de ces grands mouvements sociaux qui ont changé la face du monde depuis 50 ans: le rose joues d'enfants et liberté des femmes, le blanc des colombes, le vert des forêts et le brun doré de toutes les peaux du monde confondues...

LOUISE VANDELAC, professeure titulaire et chercheuse au Département de sociologie et à l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQÀM, dirige le CINBIOSE et siège à la Commission canadienne de l'UNESCO. Engagée dans le mouvement féministe dès 1970 et cofondatrice de Eau-Secours, elle a reçu le Phénix de l'environnement en 2004.



¹ Publié en 1987 sous le titre *Notre avenir à tous*, le rapport Bruntland découlait des travaux de la Commission des Nations Unies sur l'environnement et le développement présidée par Gro Harlem Bruntland, alors première ministre de Norvège.